Document généré le 24 avr. 2024 12:14

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Usine

Éric McComber

Numéro 96, hiver 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14507ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

McComber, É. (2003). Usine. *Moebius*, (96), 63–74.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉRIC McCOMBER

Usine

June 16th. Father's Day. Je continue courageusement. *Shift de nuite.* Soir après soir, je révise des agendas scolaires destinés aux *high schools* américains. L'année commence en août ou en septembre, ça varie. Une révision peut rogner la soirée complète.

L'année défile sous mes yeux en accéléré. Septembre. Mon esprit tente de s'évader en imaginant le vent qui rafraîchira soudain les Badlands. Fête du Travail. Si quelqu'un te fait des menaces, dénonce-le aux autorités. Octobre. Les feuilles multicolores tapisseront les sentiers du Dakota. *Colombus Day.* Célébrons le cadavre du rêve. Fais du sport. Novembre. Première neige dans le Vermont; été indien. *Remembrance Day. Remember what?* l'armée, bien sûr. La tuerie. L'amputasserie. La charognasserie. Décembre. Le Missouri serpentera le long des champs dénudés, semblera ralentir sa course, se couvrira de cristaux. Noël. Habille-toi bien chaudement petit crétin, l'usine a besoin de chair à camion en santé. Janvier. La terre navajo, éblouissante, réfléchira à l'infini la lumière du sommeil. *Martin Luther King Day.* Un bon nègre est un nègre mort. Célébrons *encore* le cadavre du rêve. Février. Dieu échappera son pot d'encre de Chine dans le ciel et les gris se frotteront aux blancs en laissant tomber de petites miettes sales le long de l'Oklahoma. Fête du Président. L'Amérique a besoin de cartilage pour défendre ses pipelines. Implique-toi dans ta communauté, un job chez McDonald's bonifiera ton curriculum vitæ. Mars. Je vois fondre le mur des chutes de Chipewa; partout les gouttières joueront du clavecin. *Saint-Patrick's Day.* Vert. Espoir. *Lol. Laughing out loud.* Qu'est-ce qu'on se marre. Si tu suces le prof d'éducation physique, utilise un condom pour te

protéger des maladies. Avril. Les bonshommes de neige agoniseront lentement; bientôt les écureuils et les marmottes du Montana leur dévoreront le visage. Pâques. Jésus sort de sa grotte et voit son ombre. Date limite pour les examens d'aptitude de l'armée. As-tu ton flingue? Mai. Les fleurs sauvages se dandineront le long du chemin aux abords d'Albuquerque. Mois de la famille. N'hésite pas à remettre les Peaux-Rouges à leur place quand ils te font chier; un bon lynchage clarifie souvent la situation. Juin. Examens finaux. Canicule aux Everglades; cigales. Fête des Pères. Papa a raison. Si papa est parti, euh, eh bien, il avait sans doute ses raisons. Un été dans la Garde Nationale te formera le caractère. 23 h 30... *Happy Summer Vacation! Drive carefully!*

Y a pas que du mauvais, dans nos journées. Y a le rock'n'roll. Une toune de CCR dans le char à Isabelle. Collègue. Voisine. Écrivaine. Lesbienne. Féministe. Amie. *I see the bad moon risin' / I see trouble on the way...* Ah! Les arbres, toujours. Le chuchotement des arbres. La nuit. Le grain de la nuit. La Lune à qui l'on a peut-être pardonné. Pardonné d'avoir éclaboussé l'orteil de cette fille... Au cours de cette nuit maudite... Pardonné de m'avoir pointé cette fille du doigt... Salope de Lune!

Y a des douceurs... Le soleil... Puissant sur la peau du pied. Combien de fois le rock'n'roll m'a-t'y sauvé la vie? Je me souviens d'une fois en revenant de voir mon exgérant qui me devait pas mal de fric, je traversais le Centre Rockland et, tout à coup, *Take your wife, take your family, and take your gun...* Comme ça que j'ai rencontré John Hiatt. Le sexe aussi. Enfin... La mémoire du sexe...Cette fameuse nuit à Saint-Pétersbourg... La Russe! Anjelika Keszelova! Je l'oublierai jamais, celle-là... Puis aussi Sayaka, la comédienne japonaise, unilingue... Rencontrée à La Havane... Toutes ces simagrées auxquelles y a fallu recourir pour s'apprivoiser... Plaisir de la longue drague épurée... Muette... Avant d'éteindre la lumière..., de sortir le lit sur le balcon..., sous les étoiles... Semaine de volupté. La Polonaise, aussi. Paris. Ah! Kashka la Polonaise. La belle Polonaise. Divinité. Statuette dorée grandeur nature... Surnaturelle! Dingue, aussi! Drôle de coïncidence, je jouais jadis le chanteur dans *La Folle de Chaillot.*

Mon personnage entonnait à tout bout de champ le début de cette toune: «La belle Polonaise». *Entends-tu le signal de l'orchestre infernal...* Le Destin. Tiens, ce mois-ci, elle fait la une d'une revue de filles. C'est dire... Jolie! Blonde, mais jolie! J'en ai acheté un exemplaire. Je termine un agenda. J'apporte ma révision au pupitre. Pause! Nous sortons dans le parking.

Comique. Les premiers jours, à l'usine, aux *breaks*, les avions me faisaient chier. Plus maintenant. On travaille avec cette poussière qui nous remplit les bronches: encre, plastique, papier. On passe une porte et, soudain, chez les vendeurs, c'est le paradis de l'air pur. *Mountain fresh!* L'air est divisé en classes sociales. Même leurs chiottes à eux, comptables, vendeurs, toutes proprettes, illustrations laminées sur les murs... Petit ourson qui lit sur les toilettes, à la une de son journal (en anglais): «On annonce du vent et des averses». Humour familial. Murs de chiottes de vendeurs taupe et écru. Avec petit canon à parfum automatique. Ça pue la merde lavalloise. Le cancer du côlon terrebonnien. Ça pue le caca de poitrines de poulet Club Price, la mélamine des îlots Léon, le plastique beige de minivan neuf. Quand ils partent le soir, ils éteignent les lumières qui mènent à leurs chiottes. Ils espèrent ainsi nous en décourager l'accès. Nos chiottes à nous, grises, ouvrières, rouillées, dépourvues de canon à parfum. À la place, une boule de naphtaline bien âcre. Le quart tire à sa fin. Voilà. Nous roulons en pleine nuit sur le ciment.

Heureusement... Parmi les bonheurs... Y a Messier. Messier... Messier. Messier, verte dès le mois de mai. Messier bruissante, ruisselante, chantante, sifflante, dansante, griffonneuse, gribouilleuse, ratoureuse, caresseuse... Messier souveraine, anarchique, chaotique, douce, chaude, lente. Messier clin d'œil. Salut voisin. Salut voisine. Le minou roux timide qui emprunte la chaise à droite de ma porte. Toujours celle de droite. Cette chaise fait partie de son monde connu. Exploré. Reniflé et approuvé. Comme s'il l'avait colonisée. Les premières années, il se sauvait à mon arrivée. Depuis un an, il me laisse lui frotter le crâne. Une nuit chez moi à écrire. Je me lève à quatorze heures. Vite, je vais acheter mon sandwich. Je drague la boulangère. Juste pour garder la forme. Elle nous quitte pour

l'Argentine. Une autre dingue de tango. Elles sont des milliers, à ce qu'il paraît. Je vais acheter mon jus. Je drague la caissière du dépanneur. Mal. Je perds la main. Trop triste. Trop triste. Je rentre jouer de la guitare. C'est déjà l'heure de partir. Les yeux encore bouffis, j'enfile ma chemise la moins sale. Je ne me regarde pas dans le miroir.

De retour chez les monstres. Boucan des presses. Monstres à conneries. Poumons d'acier. Imaginez toute cette merde qui sort, cent pages/minute... Ouah! l'horreur. *Anyway.* Le vacarme que fait toute cette connerie en sortant. Les monstres de métal... Les dragons... Crachent, vomissent la pâtée nauséabonde dont on abreuvera l'auge des petits bambins de l'Amérique. Les ordis, aussi... Bzzzzz! 24 ordis dans un espace grand comme mon salon. BZZZZZ! Alors, au début, quand je sortais dans le parking pour le break, les 747 qui nous passent au-dessus de la tête me faisaient chier. Ils sont en fin de descente lorsqu'ils passent au-dessus de nous. Ils atterrissent tout près. La fascinante capacité d'adaptation du rat. Aujourd'hui, à peine un mois plus tard, je les regarde sans les entendre. Même que, comme mes collègues, j'y prends plaisir. Ils glissent dans la poix sale des nuages maussades, tous feux dehors, rageurs, hurleurs, rutilants... Immenses lucioles d'airain. Je les regarde aujourd'hui avec ébahissement. Je les aime. Syndrome de Stockholm. J'ai appris à aimer mes chaînes, à aimer mon fouet, à baiser la main qui m'empoisonne. Moi aussi. Comme vous tous, mes frères, mes sœurs. Car c'est ainsi que nous vivons.

Aucune gêne ici. D'habitude, c'est caché, déguisé, maquillé. Un effort est fait pour la forme, on se fait des accroires, tape-dans-le-dos... La compagnie-famille, la compagnie-maman, le pique-nique des employés, la balle molle, le baby-foot, la bière, la table de billard, les chips, on ne sait plus quoi inventer pour travestir la servitude. IKEA décore le wagon de métro, la salle d'interrogatoire, le corridor de la mort. La chaise électrique est une gracieuseté de Karl Lagerfeld. Nous mourrons en beauté. Nous sentirons nos muscles et nos organes cuire sous l'effet du flot d'électrons, et juste avant de défaillir, on entendra le petit canon à parfum tirer une salve derrière nous. Un coup de semonce, au cas où l'idée nous prendrait

de déféquer sous l'effet de la douleur. Un avertissement. Même dans la mort abjecte, nous avons acquis le droit de ne pas puer.

De quoi l'humanité a-t-elle vraiment besoin? De nourriture? De paix? D'amour? De canons à parfum? NON. L'humanité a besoin d'une bonne tape sur la gueule. Heureux les peuples qui en ont eu jusqu'à plus soif. Ceux-là auront sans doute compris. Ceux-là savent. Demandez à un Iranien de la rue Mentana comment il réagirait en voyant des blindés passer sur la Mont-Royal. Au contraire du Québécois qui, au mieux, se portera volontaire pour les cuisines de la révolution, l'Iranien se jettera sur sa vieille recette de cocktail Molotov. Le shah aura eu ça de bon. Vous voyez? Ne jamais sous-estimer le pouvoir d'une bonne tape sur la gueule.

Qui suis-je pour souffler contre le vent? *I know what I know, I've said what I've said; We come and we go, it's a thing that I know from the back of my head.* J'ai vu ce que j'ai vu et je suis devenu ce que je suis devenu. Reprochez-moi ça tant que vous voulez, tout ce que je pourrais promettre, c'est de jouer au civilisé, et bah... J'ai pus envie pantoute. Ras-le-bol de marée.

Dans notre bureau, on entend des tambours mystérieux. Plusieurs fois par soir, durant quelques minutes, on les entend. Ça ne vient pas de la salle des presses. De l'autre côté du mur, y a qu'un stationnement. Derrière nous, le bureau du gros comptable, parti depuis 17 h. On ne les entend qu'ici. On dirait un rythme tribal joué par un névrosé. Un rythme sans rythme. Pak! pak! papak! (...) Pak! pak! PAK! papapak! La curiosité commence à nous peser. Impossible de trouver la provenance de ce bruit. De plus, personne d'autre n'a remarqué. Faut dire qu'on s'emmerde ferme, Isa et moi. Pak! papak! Plus rien... Ça recommencera plus tard. Ou demain. Pause!

Notre parking. On s'y précipite à chaque pause. L'espace. Le ciel. La nuit... La toile des étoiles. Parfois il pleut. Je vais dehors quand même. Il me faut ces instants de plafond éloigné. Un oiseau passe. Tsîp! L'oxygène s'échauffe en passant à travers ses plumes tendues. Les molécules d'air entrent en collision, se bigornent en plein ciel à une vitesse ahurissante... Partent en cercles concen-

triques dont l'intensité diminue rapidement. Mes oreilles interprètent ce cône de vibrations qui me frappe doucement. Ffff. Le son de l'air dans les ailes de l'oiseau… La nuit… L'oiseau que je ne fais que deviner parce que sa course interrompt la ligne entre ma rétine et les photons émis par les étoiles au loin. Je le vois négativement… Je vois que je ne vois plus les étoiles… Soleils des autres. Un connard dans mon genre regarde-t-il la lumière de mon soleil en ce moment, dans le parking d'une autre usine à connerie, sur la planète Xzigh? Sûrement pas. S'il est pas con, y doit être en train de se faire sucer le tentacule, ou de courir sous les balles avec une kalachnikov xzighienne.

Je reviens de travailler à deux heures du mat'. Pas d'étoiles ce soir. La taïga est en feu, de la Baie-James au Lac-Saint-Jean. Un nuage jaune recouvre tout l'Est du continent. La ville… Irradiée, irréelle. Belle…

Je tourne la clé dans la porte. Je laisse tomber mon sac sur les piles de livres qui traînent dans le passage. J'allume le plafonnier du studio. Je réveille mon ordi en donnant une petite tape à la souris. *You've got mail.* J'attrape en passant le combiné du téléphone. *Aucun nouveau message.* Je me roule une tortilla sur la planche à pain. Je saisis ma gratte en passant et je m'affale sur le perron. L'air a un goût de bois brûlé. De la lune émane une vague bouillie ambrée. Le réverbère scintille de toute sa sale gueule.

Je joue doucement. J'essaie de me rappeler un truc que Rinaldo m'a enseigné… À Cuba… Une série d'accords inhabituels. Rien à faire. Ce job me vide la tête. Au bout d'une demi-heure, je rentre; mon dos me fait mal. On a des mauvaises chaises à l'usine. Je lis mon courrier. Mon meilleur ami m'engueule. Mon amante pleurniche. Mon ex parle de se flinguer. Je les rassure… Tout ira bien… Je n'en crois rien… Eux non plus, évidemment… Mon amie Doreen annonce sa retraite. Elle a pas réussi à réussir. Elle est Arméricaine, et là-bas, quand on réussit pas… Ça veut dire qu'il faut arrêter. *Number One* ou zéro. On ne fait rien pour rien. Binaire. Laurie Anderson l'a bien prédit. Alors elle arrête. Je fais semblant de ne pas m'en foutre. En réalité, je ne m'en fous peut-être pas. Bon, je démarre Quake. «*Resin_Head captured the blue flag! You fragged Railing_For_Jesus! You almost dodged*

Oprah_the_Hut's rocket!» Je bute des gars saouls sur Internet pendant une grosse demi-heure, mais le cœur n'y est pas vraiment.

Je me réveille vers onze heures. Bandé à mourir. Cette fille. Onze nuits d'affilée que je rêve à elle. Brune, pulpeuse, belle. Ronde. Elle soupire et susurre à mon oreille. Elle m'attire vers elle. Ses seins crient à l'aide. Je défais sa chemise. J'embrasse l'os du sternum qui saille au centre de sa poitrine. Elle porte un parfum enivrant. Ses yeux scintillent. C'est l'après-midi et les rayons de soleil tombent obliques sur le mur derrière elle. Elle est assise sur une sorte de commode et ses jambes m'enlacent. Je la pénètre sans préservatif et, tout de suite, je me sens exploser. Je l'aime. Elle aussi, je crois, mais nous nous taisons.

Me voilà réveillé, gros balourd pathétique, frottant son phallus dérisoire au creux d'un lit défait.

Je chie. Je chie en lisant un livre racontant la Chine du XXe siècle. C'est comme un film que j'aurais vu il y a longtemps. Un match en différé. Les Manchous. Les concessions étrangères. Arrivée des Républicains. Chiang Kai-Shek. Scission des révolutionnaires. Communistes dans le maquis pendant vingt ans. Deuxième Guerre... Japonais... Russes... Mao... Dégelée capitaliste... Petites purges, pas trop ambitieuses... Minimal. 60 000 morts. Un rien. Question d'échelle. Un chicot. Un caca de fourmi. Plouf! Parlant de caca. J'ai terminé. Je m'essuie le cul. Trois fois plutôt qu'une. Au moins un truc que je fais soigneusement.

Aucun nouveau message.

Je sors dans la lumière.

— En autant qu'on peut lire... qu'y me dit, le Directeur Artistique.

Il me reproche de sur-corriger. *Bonne Anné.* Je lui fais remarquer que la typo mesure dix centimètres... Qu'y a rien d'autre dans la page... Que c'est quand même une *grosse* faute!

— Tant qu'on est capable de lire, ça passe...

Il insiste.

— C'est les profs de l'école qui nous ont envoyé ça. À publier tel quel. Veulent pas qu'on les emmerde avec des détails...

— Des profs?

— Oui. Des profs de *français*... Même!

— Bon.

— Fais-toi-z'en pas...

Ça me change des boîtes pincées où j'ai travaillé. Des bureaux où un poil sur le film et les têtes roulent... Des agences dans lesquelles une typographie à l'espace de groupe trop fine constitue un mobile de trépanation. Seppuku pour un lingot inesthétique... Pour un fond perdu mal rogné... Pour un débord qui foire... Toutes ces années à l'école à se faire chier avec des profs récessifs, post-religieuses aux trous de culs noués... À se faire émonder la moindre parcelle d'originalité, de style... Toutes ces formations... Ces lectures... Avoir su qu'à la fin... Au bout de trente ans, mon boss me dirait:

— En autant qu'on peut lire...

On crève, dans nos locaux. De l'autre côté de la porte, l'air est frais et sain. Ici, on s'emplit les bronches de merde. Isabelle croit qu'un champignon attaque nos cuirs chevelus. En tout cas, nous avons tous des pellicules depuis que nous travaillons ici. De gros boutons gras m'éclatent dans la tête et sèchent en croûtes molles qui s'effeuillent comme de la pâte de chausson. Je les arrache nerveusement tout en travaillant et je sens sous la peau une ecchymose, comme si on m'avait frappé sur la tête avec un annuaire téléphonique.

La porte de l'administration s'ouvre. Des pas feutrés mais frénétiques s'approchent.

— It's like Miami here! chantonne la femme du boss.

— La grosse crisse, chuchote Isa. Ah! la grosse crisse.

Elle cache son sandwich en vitesse. Je quitte à regret le site *Wild Wet Whores.*

— Just like Miami!

Elle répète pour qu'on comprenne bien.

Comme si on savait, nous, ce que c'est Miami. Comme si ça lui faisait des sortes de vacances de venir nous voir, nous ses gentils petits prolétaires diplômés. On sent toute sa solidarité dans cette déclaration enthousiaste.

— Bonjour Miami!

Chaque fois qu'elle passe. Y nous manque que le thé glacé, les palmiers et la pègre portoricaine.

Nous sommes affalés sur les gros blocs de béton qui nous servent de bancs durant la pause. Je regarde le soleil disparaître derrière le long bâtiment de l'usine voisine. Là-bas, tout au fond du monde, une torsade de nuages fous s'embrase doucement. Comme chaque soir depuis une semaine, ça me tire des larmes. Échoués là, un ingénieur, une anthropologue, une écrivaine, une étudiante en littérature. Un *station-wagon* passe lentement, le coffre débordant de sacs frappés au logo d'IKEA. Une famille perdue qui aura raté l'entrée de l'autoroute. Les trois enfants s'agglutinent à la fenêtre pour nous regarder comme on observe les zèbres et les girafes dans les zoos *drive-in*. La maman qui conduit l'auto nous fixe sans nous voir. Ses lèvres bougent, et j'imagine très bien ce qu'elle leur dit. Ça me rappelle une blague américaine. Deux ingénieurs chimistes et un mathématicien travaillent le dimanche à creuser une tranchée le long d'un McDonald's. Une maman qui sort du restaurant avec son fils les pointe du doigt et dit:

«Tu vois, Billy? Étudie très fort à l'école, sinon tu finiras comme eux.»

Autoroute. Guitare. Branlette. Dodo. Lever. Douche.

Tous les jours je fais mon petit circuit. J'achète un sandwich chez la boulangère, une femme robuste et rougissante, qui chantonne toujours quelque chose. Dans une semaine, elle sera à Buenos Aires, à danser le tango. C'est sans doute ce qui la motive. Chaque jour je tente de deviner la provenance de la mélodie qu'elle fredonne. Je le lui demande, mais elle ne sait pas. Je cherche, et puis je fais:

— Richard Desjardins?

— Oui! qu'elle s'étonne. Abbitibbi!

— Ha!

— Oui! J'écoutais ça smatin en déjeunant...

Je l'imagine, baignée de soleil... Troisième étage... Chais pas pourquoi... Je l'imagine pas dans un demi-sous-sol... Lumière, donc... Robe de chambre... Cheveux mouillés... Petites gouttelettes encore chaudes perlant entre ses seins... Odeur de chatte fraîchement lavée... Je bande, là... Je ne suis pas mort, donc.

Le lendemain, c'est Manu Chao. On en rigole. Un jour je crois bien entendre *This Land is Our Land* de Guthrie, mais elle ne connaît pas. Je promets de venir la lui jouer avec ma guitare. Elle rougit un peu. Pas assez. C'est fini. Je salue et je sors. Je ne la draguerai plus. Pas grave. Ça me rappelle que les humains existent; que je connais partiellement leurs langages, leurs coutumes, que je cohabite avec certains d'entre eux. Je traverse la rue pour entrer au vidéoclub où je me procure mon petit jus. La caissière brune aux yeux rêveurs m'accueille d'un petit bonjour chantant.

— Booon-jouuur!

Je me dirige vers les frigos. Y a plus de mon petit jus. Je souris et je réponds sur le même ton:

— Bjour mdaaame... Au rvoir mdaaaame!

— Y en aaa puuuus?

— Eh noooon.

Je me rabats sur le dépanneur, où la fille du Coréen me fait signe de la tête.

— 'lu! que je lui fais.

— 'jour... qu'elle me répond.

Brrof! J'ouvre la porte du frigo. Explosion d'air froid. Caresse glaciale sur mon front humide. Je paye. Je souris. Je sors. Je traverse toutes les rues en biais jusqu'à mon perron. Je regarde ma montre. 16 h 20. Quelques minutes pour jouer de la guitare.

Zap! La soirée passe comme une motte de beurre dans la poêle. BZZZZ. Pak-pak! PAPAK! Minuit moins cinq. On rapporte les dossiers au pupitre. Bientôt les uns vont partir, les autres vont se lever. Isabelle fait jouer *Physical Graffiti.* Je ferme les logiciels. Je cache le roman que je suis en train d'écrire bien au fond des répertoires. Chaque soir en terminant, j'envoie chez moi un bout de chapitre par e-mail. On traîne encore quinze minutes, histoire de *puncher* à et-seize. Isabelle déclare qu'elle va se laver les mains *au cas.* Claude et moi sourions. Nous savons qu'elle veut dire: «Au cas où vous voudriez bien arrêter en route pour un burger.»

Un soir sur deux, nous sortons de l'autoroute à la hauteur du A&W. Le restaurant ferme à minuit, mais le service à l'auto reste ouvert toute la nuit. La première fois,

nous avons stationné la voiture et nous sommes allés à pied à la fenêtre de service. Ça les a mis mal à l'aise. Ils nous ont servis avec hésitation. Les voitures qui arrivaient passaient devant nous. Depuis, nous avons compris. Nous suivons le décorum. Voiture, fenêtre, hurlements dans le micro. Réponses métalliques. Laconiques. Silences étranges. «Avancez!» Vroum. Eux derrière leur fenêtre, nous derrière la nôtre. Ouverture temporaire des orifices. Échange de fric. Mots. Mur de béton pour eux. D'acier pour nous. Réception des aliments. Salutations fonctionnelles. Parfois... Petites facéties. Vive l'humour. Fermeture des orifices. Redémarrage du moteur. Vroum. On contourne le bloc et puis on se parque devant le resto.

On appelle ça notre ciné-parc. Devant nous, les autres clients du *drive-in*, l'intérieur jaunâtre du resto, animé par les employés qui vont et viennent... Et juste au-dessus, l'immense autoroute Métropolitaine, brune et grise... Tuyau immonde, dégorgeant ses fardiers, mille roues sales, mille moteurs, cambouis, caoutchouc, acier, pinceaux de lumières impures, éclairs blafards, caisses de métal géantes lancées à cent cinquante à l'heure, côte à côte, se touchant presque, solidaires dans le mouvement, so-so-so-solitarité.

Puis encore plus haut, les avions. Les réactés clignotants. Ces vies accélérées. Le fric accélère. Notre désir commun, l'accélération. Le réchauffement. Nous construisons un monde froid dans lequel nous aurons à courir pour nous réchauffer. Ma contribution de ce soir: 6,75 $. Mon vote en faveur du monde rapide. Le monde qui roule comme sur des roulettes. Le monde de l'économie qu'on fait rouler. Enthousiastes, on se fait rouler par l'économie. Aller-retour. Va-et-vient. Dedans dehors. «Allô, Miami!» Tout ça n'est qu'une métaphore du sexe. Qui fourre, qui se fait fourrer; qui encule, qui aime ça, qui rend service, qui emprunte la voie de service, de servitude...

— Qu'est-ce qu'on vous serf?

Pensez à ça... La voie de service.

— Pour servir l'autoroute, c'est par ici.

Certains servent dans l'armée, d'autres – comme nous – dans l'autoroute.

Des fois, on s'allume un petit joint. Le jeudi, après que Val et Claude ont promené leurs chiens, on s'amarre

au Verre Bouteille. Là, trop fatigués pour se saouler, nous buvons lentement, sans parler. Lui lit le *Voir*. Elle regarde ses relevés.

— Crisse, comment ça kj'ai pus une cenne, asti?

Moi, le *Voir*... Bof. Les journaux m'ont perdu il y a belle lurette. *Fuck* mon devoir de citoyen. *Votre devoir, c'est d'y croire*, pontifient les trisomiques Zappartistes. Jsais pus ske vous faites, mes amis les humains. Eh. Vos avions tombent, vos voitures s'emboutissent, vos bateaux coulent, vos équipes de sport professionnel gagnent, perdent ou annulent, vos armées bombardent ici ou pacifient là, vos chanteurs-contorsionnistes s'autosucent le gland, vos comédiens racontent leurs *années-cheez-whiz*, vos intellos chantent dans le désert la beauté du désert, vos actrices maigrissent, grossissent, accouchent, baisent leurs chiens, vos curés violent vos petits bambins adorés derrière l'autel, vos forêts sont devenues des formulaires et des papiers d'emballage et des agendas scolaires fascistes et puis moi... Moi... Qui m'en faisais jadis des nuits blanches... Astheure, moi... Enfin... Je... Finalement, moi, je... Sta dire que... Splate à dire, han? mais... Euh...

M'en câlisse.